



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Recherches et réflexions

L'hallucinoire de la perception entre psychanalyse et sciences



The perception's hallucinatory between psychoanalysis and sciences

L. Poenaru

Centre médical de Peillonex, 1225 Chêne-Bourg, Suisse

INFO ARTICLE

Historique de l'article :

Disponible sur Internet le 7 juin 2017

Mots clés :

Perception
Hallucinoire
Mémoire

Keywords:

Perception
Hallucinatory
Memory

RÉSUMÉ

La dynamique perceptive ne se réduit pas à un simple traitement sensoriel des stimuli externes. Contrairement aux idées reçues, le perceptif suppose la mobilisation des traces mnésiques et des expériences antérieures donnant au perçu une intelligibilité en lien avec la dimension pulsionnelle de chacun. L'objectif de ce travail est à la fois de démontrer l'indissociabilité perception-hallucinoire et d'apporter l'exemple d'une perspective transdisciplinaire qui ne peut que renforcer le pouvoir explicatif de divers concepts. L'auteur examine d'abord l'aspect inférentiel de la perception en s'appuyant notamment sur des travaux scientifiques, pour en arriver à l'étude de la perception et du processus hallucinoire (permanent) tels qu'ils ont été théorisés en psychanalyse. Un exemple clinique permet d'illustrer les rapports étroits qu'entretiennent perception, hallucinoire et mémoire, tout en mettant l'accent sur la nécessaire prise en considération du perceptif comme informateur de la dynamique inconsciente.

© 2017 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

ABSTRACT

Perceptual dynamics cannot be reduced to a simple sensory treatment of external stimuli. Contrary to popular belief, the perceptual supposes the mobilization of memory traces and previous experiences giving the perception an intelligibility linked to the drive dimension of an individual. The aim of this work is to demonstrate the perception-hallucinatory indissociability and to provide an example of a transdisciplinary perspective that can only reinforce the explanatory power of various concepts. The author first examines the inferential aspect of perception, relying in particular on scientific works, to arrive at the study of perception and the (permanent) hallucinatory process, as they are theorized in psychoanalysis. A clinical example illustrates the close relations between perception, hallucination and memory, while emphasizing the necessary consideration of the perceptual as informant of the unconscious dynamics.

© 2017 Association In Analysis. Published by Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

Un a priori commun voudrait que la perception du monde externe soit, pour l'humain, une reproduction à l'identique des caractéristiques objectives de l'environnement perçu, à la manière d'un appareil photographique par exemple. Nous avons l'impression de capter la réalité et non pas de la deviner, encore moins de la construire. Les récepteurs sensoriels que le néophyte attribue naturellement à cette activité sont eux-mêmes conçus à l'aide

d'une déformation qui est consubstantielle du phénomène perceptif. L'on déforme pour donner une intelligibilité propre, individuelle, à un processus constitué par la dualité percevant-perçu et qui se situe à l'intersection entre le monde interne et le monde externe ; tout cela suppose, nous le verrons, une série de réaménagements qui ne vont pas de soi et qui font de la perception, contrairement aux idées reçues, un phénomène fondamentalement subjectif. Souvenons-nous de l'expérience du gorille (Drew, Vo & Wolfe, 2013), pourtant très visible (48 fois plus large qu'un nodule habituellement détectable), présent sur une radiographie

Adresse e-mail : liviu.poenaru@gmail.com

<http://dx.doi.org/10.1016/j.inan.2017.05.012>

2542-3606/© 2017 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

de deux poumons montrée à 24 radiologistes ; 83% d'entre eux n'ont pas remarqué l'intrus sur la planche, ce qui peut être qualifié d'hallucination négative. Ces observations du domaine de la psychologie expérimentale démontrent les limites de nos capacités perceptives qui dépendent dans une large mesure de nos habitudes, de nos connaissances préalables et aussi des conflits internes que le monde externe révèle ou provoque.

En psychanalyse, la perception n'a pas fait l'objet d'études approfondies, la notion ayant été reléguée d'emblée au domaine de la psychologie probablement en raison du versant objectif et externe du processus. Le paradigme du fonctionnement perceptif n'a pas échappé à Freud (1901) ; préoccupé par l'explication théorique du devenir des perceptions dans les contenus du rêve, il postule que notre activité psychique appréhende la perception en utilisant certaines représentations d'attente et la met en ordre dès sa réception. Si ce contenu ne se laisse insérer dans rien de connu, suppose Freud, il sombre dans les plus étranges des mécompréhensions.

Ce travail répond à un double objectif. Il vise premièrement la démonstration de l'indissociabilité perception-hallucinatoire à partir d'une série de travaux effectuée en psychanalyse et en neurosciences. Il souhaite, secondairement, témoigner de la nécessaire complémentarité des divers champs d'étude dans la compréhension de phénomènes et dynamiques qui perdraient en force explicative sans le recours à la transdisciplinarité.

L'inférence perceptive

En percevant, sommes-nous en train de reproduire le réel ou sommes-nous en train d'inférer sa connaissance, de prédire les perceptions en fonction des expériences antérieures et des résultats de nos actions sur l'environnement? Delorme et Fluckiger (2003) définissent la perception comme une fenêtre sur la réalité ou le canal qui nous la transmettrait, du moins telle que nous l'imaginons. Ces auteurs distinguent trois composantes au sein du perceptif :

- le stimulus physique ;
- les processus sensoriels et physiologiques ;
- les percepts ou les sensations qui en représentent le volet psychologique.

À cela s'ajoutent les multiples opérations de sélection des informations sensorielles, les interactions entre les perceptions et les actions indispensables à l'adaptation à l'environnement ainsi que les mécanismes de défense nécessaires à l'assimilation du perçu.

Avec ces considérations, issues du champ expérimental neuroscientifique, nous sommes projetés loin de la simple correspondance stimulus-perception qui serait une copie du réel. Cela suggère l'existence d'un nombre important de paramètres subjectifs, en lien avec les traces mnésiques et soulève la question redoutable de la dimension foncièrement inconsciente d'un processus qui prend appui à la fois sur le stimulus physique et sur l'inférence de son intelligibilité, comme Freud l'a suggéré, à partir d'expériences antérieures s'y associant. Pour être plus précis, ce n'est pas l'intelligibilité externe de la perception qui est d'une importance capitale, mais plutôt son adéquation avec notre monde interne.

Le stimulus et son rapport à la sensation induite interroge la relation entre les causes physiques (l'amplitude de la stimulation) et l'intensité de la sensation ressentie. Delorme et Fluckiger (2003) remettent en question le postulat psychophysique qui établit un lien mathématique entre stimulus et sensation. Ils sont d'avis que, le stimulus n'étant qu'une simple énergie physique, il ne peut

fournir qu'une information limitée de la réalité objective ; il est une composante nécessaire mais non suffisante du processus, le rôle décisif dans la détermination du percept étant joué par la connaissance que l'on a de la nature du stimulus. Pour ces raisons, plusieurs sujets fournissent des descriptions différentes pour des contenus semblables. Pour ces mêmes raisons, une araignée peut être perçue comme un insecte anodin et inoffensif ou comme un objet désorganisant et menaçant (dans un registre phobique).

La supposition perceptive est de ce fait conditionnée par la signification de la situation pour le sujet percevant ainsi que par ses buts spécifiques ; elle est un « événement privé, personnel et strictement incommunicable, proposent Delorme et Fluckiger (2003), puisque chacun perçoit à partir d'un point d'observation qui lui est propre et en ayant des buts personnels » (p. 10). Les généralités ne peuvent être déduites qu'à partir des zones de recouvrement, lorsque plusieurs individus perçoivent le même événement dans les mêmes conditions, rapprochés dans l'espace et le temps, et ayant des motivations communes.

Selon la thèse (empiriste) de ces auteurs, il y aurait une quasi dissociation entre la réalité physique, les influx nerveux et la réalité perçue, les expériences stockées en mémoire venant s'interposer dans la constitution d'une connaissance momentanée du réel qui serait, en fin de compte, le fruit de l'expérience. Ces considérations ont des implications non seulement en psychologie et en psychanalyse ; elles interrogent, à un niveau philosophique et épistémologique, la formation des connaissances ainsi que la difficulté à atteindre un point de vue rationaliste comme seule source possible de la connaissance réelle.

Luyat (2009) complète le point de vue de Delorme et Fluckiger (2003) en mettant l'accent sur la dimension active d'une perception qu'elle conçoit comme une fonction pas forcément consciente permettant de détecter l'information contenue dans les énergies grâce au système perceptif. S'agit-il d'un traitement cognitif aboutissant à la prise de conscience de la stimulation de nos récepteurs sensoriels ou d'un processus actif d'extraction d'information? L'étymologie du terme (du latin *perception*, « récolte » et *percipere*, « se saisir de ») semble indiquer une position active plutôt qu'une réception passive d'informations. La dimension active du processus, impliquant un corps qui se déplace dans un environnement et donc des organes sensoriels dotés de mobilité, amène Luyat à dégager un système perceptivo-moteur qui sert à spécifier le réel et non pas à accéder à la connaissance la plus conforme possible du monde réel.

Le processus actif est décrit également par Freud (1925) dans *La négation*, lorsqu'il avance l'idée que « la perception n'est pas un processus purement passif, mais le moi envoie périodiquement dans le système de perception des petites quantités d'investissement au moyen desquelles il dégage les stimuli externes pour, après chacune de ces incursions tâtonnantes, se retirer de nouveau » (p. 170).

Dans ce qui précède, l'indissociabilité mémoire-perception semble évidente ; point de perception sans le souvenir d'une expérience antérieure qui colore (émotionnellement), donne du sens au stimulus voire, dans une perspective activiste, provoque les retrouvailles avec l'objet spécifique afin de satisfaire une pulsion. Rappelons-nous le point de vue de Lebovici qui a pris, en psychanalyse, valeur d'aphorisme : *L'objet est investi avant d'être perçu*. Cela nous rapproche de la notion de « trouver-crée » théorisée par Winnicott (1971–1975), qui me semble paradigmatique du processus perceptif en cela que rien n'est perçu sans la mobilisation de la dynamique trouver-crée. Winnicott est d'avis que « dès la naissance, l'être humain est confronté au problème de la relation entre ce qui est objectivement perçu et ce qui est subjectivement conçu. (...) Les phénomènes transitionnels représentent les premiers stades de l'utilisation de l'illusion sans laquelle l'être humain n'accorde aucun sens à l'idée d'une relation

avec un objet, perçu par les autres comme extérieur à lui. » (p. 44–45) En ce sens, la résolution de l'illusion n'est pas une fin souhaitable puisqu'elle signifierait la fin du subjectif.

Notons que perception et mémoire sont indissociables sur un autre point : celui de l'après-coup. Les points de vue examinés plus haut s'intéressent principalement à la mémoire en tant que souvenir qui détermine la perception actuelle. Or ce qui a été perçu peut être évoqué après-coup sous la forme d'un souvenir qui subit des modifications multiples (sciences et psychanalyse s'accordent sur ces altérations) et dont le résultat est toujours à la jonction inséparable entre mémoire et perception.

La perception psychanalytique

En psychanalyse, l'étude de la perception du rêve est considérée comme la « voie royale » permettant d'approcher des contenus inconscients. La voie « princière » serait-elle celle de la perception consciente/inconsciente? Les travaux que nous examinons suggèrent que la perception, comme la raison, n'est que l'autre folle du logis, l'autre forme prise par le pulsionnel inconscient en quête d'expression. Breuer (1893), co-auteur avec Freud des *Études sur l'hystérie*, pointe le potentiel sélectif du perceptif en analysant la difficulté des hystériques à relier plusieurs représentations et perceptions, ce qui produit, à l'aide du clivage, un rétrécissement du champ visuel ; en dirigeant son attention sur un objet particulier, l'hystérique perd les autres impressions, des autres sens, sans aucune concentration particulière de l'attention. Les phobiques utilisent certainement le même rétrécissement en se concentrant sur des objets potentiellement menaçants au détriment de tous les autres présents dans le champ perceptif.

Dans l'*Interprétation du rêve*, Freud pose la perception et la motricité comme les deux extrémités de l'appareil psychique. Les deux sont intimement reliées et produisent la trace mnésique qui s'organise selon des associations et non pas selon une correspondance avec le réel : « Des perceptions qui agissent sur notre système Pc, on sait que nous gardons de façon persistante quelque chose d'autre encore que le contenu de ces dernières. Nos perceptions se révèlent d'ailleurs être connectées aussi dans la mémoire les unes aux autres, et cela avant tout selon leur conjonction antérieure dans la simultanéité. Nous appelons cela le fait de l'association. » (p. 592) Cette organisation est complexifiée plus loin, toujours à propos du rêve, par la division du perceptif en deux surfaces sensorielles tournées, l'une vers le percevoir, l'autre vers les processus de pensée préconscients. Chez Freud, comme dans les théorisations contemporaines, la perception est excitable à partir de deux endroits, le dedans et le dehors.

La projection est, de plus, proposée par Freud (1909) comme forme perceptive et mécanisme de défense ; elle peut apparaître en réaction à la perception endopsychique du refoulé. La projection témoigne alors non seulement de la perception de ce qui a été refoulé, mais aussi de ce qui dans le psychique n'a pas eu lieu. Elle est à l'œuvre dans le mécanisme de la paranoïa Freud (1911), tout en participant régulièrement dans notre positionnement vis-à-vis du monde extérieur. La projection est de ce fait exemplaire de la perméabilité de la frontière entre opération mentale et perception, voire de l'existence de zones de recouvrement qui traitent plusieurs fonctions. En neurosciences, la coexistence du percevoir et du remémorer est postulée également par Squire et Kandel (2005) selon lesquels il existerait des aires cérébrales communes pour la mémoire à long terme, la perception visuelle et la mémoire immédiate. Ces auteurs avancent que les neurones « préfèrent » certains patterns et répondent mieux lorsque les patterns en question apparaissent.

Et puisque les limites sont parfois indiscernables, Freud (1923), en questionnant les relations qu'entretiennent le moi et le ça,

estime que l'hallucination peut être l'un des devenirs de l'investissement des traces mnésiques ; ce dernier peut aboutir à une indistinction trace-perception-hallucination : « (...) dans la revivification d'un souvenir l'investissement reste conservé dans le système mnésique, tandis que l'hallucination, non différenciable de la perception, peut apparaître quand l'investissement ne fait pas qu'empiéter de la trace mnésique sur l'élément-Pc, mais passe en totalité sur celui-ci » (p. 265).

La perspective inférentielle (apportée par les travaux de Delorme et Fluckiger, 2003) n'était pas étrangère à Freud (1938). Dans *Abrégé de psychanalyse*, il donne aux sentiments issus de l'intérieur du corps une force impérieuse qui passe avant les perceptions externes. Ainsi, en plus des qualités de l'objet perçu par nos organes sensoriels, nous donnons une importance particulière à « ce qu'on présume être l'état des choses réel » (p. 294). Tout ce qui a été inféré doit être retraduit dans la langue de nos propres perceptions, car le réel restera toujours inconnais-sable.

Dans l'après-Freud, l'inséparabilité de la dynamique conjointe perception-hallucination est soulignée par Botella et Botella (1995) qui étudient prioritairement le trauma infantile dans sa relation au perceptif. Ces auteurs s'intéressent au cas particulier de l'irreprésentable comme fondement négatif d'un trauma qui ne répond ni au modèle du traumatisme de guerre ni à celui de l'après-coup, mais qui a plutôt les caractéristiques d'une non-liaison, d'une non-représentation sans origine perceptive déterminée et qui tend directement vers l'ouverture du pôle hallucinatoire. Les développements des Botella nous fournissent le modèle d'un perceptif qui n'a pas une origine perceptive sous la forme, justement, d'une perception intense (traumatique) à (re)trouver-crée et dont la résolution pourrait advenir, selon les auteurs, par l'imposition d'un contenu perceptif censé créer les conditions d'une névrose traumatique ; cette dernière pourrait avoir comme conséquence la répétition hallucinatoire du contenu perceptif instauré et donc la mise en sens du vide, de l'absence qui produit un anéantissement du sentiment de soi.

Roussillon (2001) complète la compréhension d'une perception située à la jonction entre le dedans et le dehors en affirmant que le sens du réel apparaît grâce aux capacités organisatrices du moi et ce n'est que par un effet d'illusion que le processus perceptif semble venir dans un premier temps « du-dehors ». Ainsi, l'objet lui-même est aussi à l'intérieur mais doit être reconstruit comme venant du dehors et introjecté, son extériorisation étant préalable à son introjection. La confusion représentative et perceptive est objectivement différenciée grâce à l'élaboration psychique faisant appel à un ensemble de processus transitoires et transitionnels qui suspendent la différenciation tout en œuvrant à sa construction.

La projection du moi au-dehors via la vision permet, selon Lavallée (1999), la prolongation du narcissisme du sujet dans le monde afin de le rendre familier. Cet auteur élabore une véritable théorie psychanalytique de la perception visuelle contenue par des enveloppes psychiques (s'inspirant du concept de *moi-peau* d'Anzieu) qui contribuent à la constitution d'un nécessaire miroir psychique et d'un écran perceptif fonctionnant comme un contenant hallucinatoire négatif. Pour ce qui est de la vision, l'autre regard serait non partageable et effrayant sans le jeu de trouver-retrouver et projection-incorporation permettant de réguler le flux fantasmatique et pulsionnel : « L'existence d'un sujet percevant suppose non seulement de différencier ce qui est produit par le sujet et ce qui lui vient du dehors dans l'activité perceptive, mais elle suppose aussi de lier ces deux pôles dans des retournements contre soi et passif/actif potentiellement auto-réflexifs de soi » (p. 15).

Ces travaux examinent des hypothèses qui vont au-delà d'une simple potentialité, certes maintenue dans les limites imposées par le principe de réalité. Ils semblent confirmer l'existence d'un

processus hallucinatoire dont la composante hallucination est toujours là, bien encadrée par les objets externes sans lesquels l'hallucinoire risque d'envahir tout le champ perceptif au risque d'une insatisfaction permanente dont l'autre versant est l'hallucination pathologique. Nous verrons plus loin que l'hallucination ne satisfait pas la pulsion, elle peut tout au plus simuler la voie de la satisfaction (voire halluciner la satisfaction) et produire donc un substitut vital pour la continuité psychique et l'existence du subjectif, mais évanescence.

Le processus hallucinatoire

L'hallucination est rattachée principalement au domaine de la psychiatrie qui la définit comme une perception sensorielle sans stimulus détectable ou perception sans objet. Cette définition très générale annonce d'emblée l'exclusion de l'objet ou du moins la difficulté à le trouver-crée, ne serait-ce que partiellement, dans le réel. La description phénoménologique semble insuffisante pour la compréhension d'un processus hallucinatoire permanent, mobilisant la trace mnésique, la perception, les affects et leur devenir dans le jeu complexe et dynamique qui s'établit entre le pulsionnel et le réel.

L'apparition des hallucinations auditives, par exemple, dans la population générale est si importante (Choong, Hunter et Woodruff, 2007) que l'on peut considérer l'hallucination comme un phénomène naturel — en accord avec l'hypothèse freudienne — qu'il faut toutefois distinguer de son versant pathologique qui se caractérise par une fréquence plus élevée, des perceptions plus intrusives et qui sont source d'une souffrance notable. Les causes des hallucinations ne sont pas à circonscrire au stricte champ psychiatrique ou psychologique ; divers facteurs peuvent intervenir dans leur manifestation : abus de substances, pathologies organiques ou métaboliques, privations sensorielles ou de sommeil, etc. D'autres formes hallucinatoires, rarement étudiées, sont à relier aux domaines de la proprioception ou de la somesthésie.

Les mécanismes de l'hallucinoire en tant que processus ont été approchés par la perspective psychanalytique. Avec l'Interprétation du rêve, Freud (1900) pose des bases solides pour une théorie de l'hallucinoire en postulant dès le départ une potentialité permanente au sein de l'appareil psychique provoquée par l'excitation régrédiente de souvenirs anciens (des représentations) et leur ravivement dans le registre actuel du perceptif. Ces positionnements se développent, dans ses théorisations, déjà en 1894 dans la description des psychonévroses de défense (Freud, 1894) et un an après (Freud, 1895–1973) dans l'Esquisse d'une psychologie scientifique qui propose l'hallucination comme accomplissement de désir, comparé à l'hystérie, à la névrose obsessionnelle et à la paranoïa.

Il existerait un état primitif de l'appareil psychique assujéti à l'expression par la voie courte permettant au souhait de déboucher rapidement en hallucination, postule Freud dans l'Interprétation. Sauf que l'hallucination du souhait reliée à une trace de satisfaction ne peut pas être maintenue jusqu'à l'épuisement. Nul ne peut être abattu *in absentia*, comme nul ne peut satisfaire sa faim par la simple hallucination de la nourriture. « C'est ainsi que devint nécessaire, note Freud, une seconde activité — dans notre mode d'expression, l'activité d'un second système — qui ne permettait pas que l'investissement du souvenir avance jusqu'à la conscience et, à partir de là, lie les forces psychiques, mais qui, au contraire, dirigeait l'excitation provenant du stimulus besoin sur une voie détournée, laquelle, après être passée par la motilité volontaire, modifie finalement le monde extérieur de telle sorte que la perception réelle de l'objet de satisfaction puisse intervenir ». (p. 654) Ainsi, rien d'autre qu'un souhait n'est en

mesure de donner à notre appareil psychique l'impulsion au travail ; vu sous cet angle, le penser lui-même peut être conçu, propose Freud, comme un substitut du souhait hallucinatoire.

Dans son étude des rapports entre hallucination négative et représentations inconscientes refoulées, Green (1993) définit l'hallucination comme « une représentation essentiellement inconsciente, transformée en perception par déplacement à l'extérieur, de par son impossibilité à recevoir une forme acceptable pour le sujet-même uniquement à l'intérieur » (p. 228). En discutant les propriétés de l'objet-limite, j'ai complété ce regard (Poenaru, 2015) en considérant l'hypothèse que l'écart entre l'objet interne et l'objet externe (difficilement trouvable perceptivement afin de satisfaire la pulsion dans le réel), écart variable selon les pathologies, est également à l'origine de l'hallucinoire ; plus cet écart est important et la difficulté à trouver un étayage externe intolérable, plus le pôle hallucinoire est ouvert à l'expression de l'hallucination pathologique. Green lui-même postule que l'objet est doublement réparti entre sa participation au montage pulsionnel et l'extériorité de celui-ci.

En accord avec les hypothèses freudiennes d'une permanence du processus hallucinatoire, Botella et Botella (2001) avancent l'idée que « l'objet du contact, aussi indispensable qu'il soit en lui-même, n'est pas moins support perceptif de l'accomplissement de la satisfaction par l'hallucination, comme le rêve est le support de son accomplissement sous la forme endoperceptive d'une figurabilité » (p. 1159). Du point de vue de ces auteurs la vie psychique est traversée de part en part par la pulsion qui tend à s'accomplir sous sa forme initiale, hallucinoire.

Proche des développements proposés par Green à propos de la relation entre représentation refoulée et perception, Lavallée comprend l'hallucination, positive ou négative, comme « le surgissement ou l'effacement d'une représentation que le sujet prend pour une perception » (p. 21). Ainsi, l'hallucination positive se définit par le surgissement au-dehors d'une représentation, perception qui tend à restituer la chose même en transformant le désir en un réel qui lui serait parfaitement adéquat, tandis que l'hallucination négative tient à l'effacement d'une représentation au-dedans qui empêche sa projection au-dehors et dès lors la liaison dedans-dehors est perdue, entraînant un désinvestissement du perçu (sorte de déréalisation). Indépendamment des liens avec la perception, selon Lavallée, une charge hallucinoire positive ou négative affecte normalement toute perception ; c'est ce quantum hallucinoire qui commandera l'intensité du sentiment de présence ou absence induite par les perceptions.

Intéressé par la relation entre la trace mnésique, l'hallucinoire et l'au-delà du principe de plaisir freudien, Roussillon (2001) postule l'automatisme de répétition par le retraçage hallucinoire dont le but n'est pas l'obtention d'un plaisir (connu), mais la recherche d'expériences « analogues à la situation de tension actuelle, celles qui ont le plus marqué la psyché, c'est-à-dire les plus intenses, les plus fréquentes ». Faute d'une appropriation subjective de l'expérience et l'acquisition d'un statut psychique satisfaisant, l'appareil psychique est contraint à l'hallucination compulsive qui le harcèle *persécutivement*, considère Roussillon.

Les travaux scientifiques évoqués plus hauts démontrent l'existence de déformations perceptives et de réaménagements du perçu que nous effectuons en permanence, par un jeu de rajouts et de suppressions qui autorise la subjectivation du réel et l'expression pulsionnelle à l'aide de mécanismes automatiques, primitifs. En prenant en considération les composantes du processus et son devenir, il est possible d'attribuer au processus hallucinoire, schématiquement, plusieurs niveaux² dont l'activation peut être séquentielle ou simultanée :

² Réflexion reprise de mon travail sur l'hallucinoire (Poenaru, 2015)

- les activations internes inconscientes ;
- l'étayage fantasmatique conscient ;
- l'étayage perceptif sur des objets réels ;
- l'étayage sous la forme du contact avec l'objet réel (assurant la véritable satisfaction) ;
- les hallucinations accidentelles ;
- le débordement d'une série de représentations sur le réel (à l'origine du délire et de la contamination massive du perceptif).

Clinique

Maria, âgée de 37 ans, grandit au Portugal dans le village dont sa mère est originaire. Les grands-parents sont les principaux responsables de sa garde, mais la famille étant nombreuse, elle entretient des contacts étroits avec divers membres de la famille qui enrichissent sa vie sociale et affective. Ses parents migrent en Suisse lorsqu'elle a six ans et ne la récupèrent que cinq ans après pour la faire grandir dans un contexte tendu, avec un père agressif, infidèle et consommateur excessif d'alcool, et une mère qui se bat pour maintenir l'équilibre du foyer. Maria étudie dans une école de commerce, devient secrétaire, n'a jamais été mariée et a rarement partagé sa vie avec un homme. Au début de la thérapie elle est dévastée par des fantasmes homosexuels sans jamais oser passer à l'acte ; quelque chose semble impossible au niveau de la rencontre sexuelle comme de ses propres pulsions.

Le principal motif de consultation est un état anxieux induisant des attaques de panique invalidantes, surgissant notamment au travail où les rencontres semblent vécues dans un registre persécutoire. L'approche progressive des éléments refoulés de son enfance révèle, au cours de la thérapie, une série d'épisodes d'abus sexuels incestueuses avec pénétration, survenus entre ses sept et dix ans. Les auteurs de ces viols sont respectivement un oncle et le grand-père.

Par manque d'espace, je ne me pencherai pas sur l'ensemble de la dynamique psycho-sexuelle induite par ces événements traumatiques et leur potentialité hallucinatoire. Je souhaiterais me pencher sur une séance en particulier, lors de laquelle Maria, par ailleurs bien intégrée dans la réalité, me perçoit comme un violeur, veut à tout prix mettre fin à la séance, ne parvient pas à rester assise et est submergée par une angoisse aiguë dont j'étais manifestement l'élément déclencheur. La psychothérapie est déjà entamée depuis environ deux ans. À différents degrés au cours de notre travail, Maria a toujours manifesté une méfiance vis-à-vis de moi en tant que représentant de la gente masculine ; sa posture physique penchée en avant, couvrant son sexe avec son sac ou sa veste, était pour moi l'expression de l'envahissement via le perceptif de son vécu traumatique.

Le jour en question est particulier en cela que Maria présente une charge émotionnelle très importante qui ne s'est jamais manifestée avec cette intensité. Cela contrastait avec son évolution : meilleure insertion professionnelle, développement de son réseau social, découverte de sensations corporelles déniées ou désinvesties, apaisement de son attraction pour les femmes qui reflétait plus une dimension masochique que l'obtention d'un plaisir associé à la satisfaction, etc. J'interroge prioritairement — afin de trouver, dans l'urgence, une causalité et un sens à sa régression qui puisse soulager sa douleur — les événements qui ont précédé la séance. Il s'est avéré que Maria, pressée d'avancer dans le travail sur elle-même, a rencontré une thérapeute censée, à l'aide d'une technique faisant appel au toucher de parties corporelles « sensibles », libérer les émotions désagréables en lien avec des situations non digérées de son passé. Maria me raconte que pendant cette séance de thérapie émotionnelle qui a duré environ une heure, elle a pleuré, dit-elle, quasi sans interruption et, par conséquent, a libéré « beaucoup d'émotions ». J'ai, de mon côté,

la vision d'une séance traumatique sous la forme d'une intrusion dévastatrice, sorte de répétition d'un viol, mais Maria a plutôt trouvé que la séance de thérapie « émotionnelle » (avec une femme) lui a fait du bien. Je suppose alors que l'excitation massive d'éléments refoulés a ouvert le pôle hallucinatoire-pulsionnel (en lien principalement avec des hommes), et partage avec elle mon interprétation qui l'aide à se poser.

D'autres interprétations-questions étaient à explorer : A-t-elle tenté de partager son traumatisme pour lui donner une autre issue grâce à ma présence contenante (ou supposée telle)? L'écart entre sa représentation et moi était-il devenu insupportable et ne lui autorisait pas la mise en place d'un processus de trouver-créter? La rupture de l'enveloppe visuelle a-t-elle été provoquée par un besoin régressif de répétition afin de rétablir son identité qu'elle a voulu modifier trop vite en multipliant les interventions? Valait-il mieux avoir devant soi un violeur plutôt que quelqu'un qui la soutient, la comprend, voire la juge? S'agit-il d'un automatisme perceptif?

Ce qui est important de pointer, à mon sens, est l'excitation excessive de la représentation (la trace mnésique) qui a eu comme effet l'empiètement sur la connaissance du réel (en deux ans de rencontres elle devait bien savoir que je n'étais pas un potentiel violeur pour elle) en prenant la force d'une perception réelle que je n'incarnais justement pas et c'est cela qui était insupportable. Le phénomène transférentiel est évident et est, lui aussi, indivisible de l'hallucinatoire. Nous voyons, dans cet exemple, comment l'objet est présenté par la mémoire et prend, dans certaines conditions, valeur de vérité perceptive. L'exemple donné n'est que le grossissement d'une caractéristique inhérente à toute rencontre qui mobilise le perceptif.

L'hallucinatoire de la perception

Nous avons vu plus haut que les recherches menées dans le domaine des perceptions tendent à démontrer le principe inférentiel à l'œuvre dans le processus perceptif. L'inférence, en « appliquant » la trace mnésique sur le stimulus perceptif (voire sur la partie manquante du stimulus), ne procède-t-elle pas de l'hallucinatoire? L'inférence, en logique, se construit à partir de l'implicite d'un énoncé, dont le sens est indirectement suggéré et qui peut être déduit à partir des prémisses disponibles (considérées comme vraie).

L'angle de vue du sujet, qui perçoit avec ses motivations, ses mouvements, ses connaissances préalables du stimulus ou de l'objet, autorise dans tous les cas la projection hallucinatoire qui a plusieurs fonctions : combler le vide, le flou ou l'incompréhensible, donner un sens et une intelligibilité, trouver-créter l'objet manquant, familiariser le perçu, le subjectiver, répéter au-delà du principe de plaisir, etc. Il reste alors à déterminer quelles sont les prémisses (internes et externes) qui autorisent le sujet à tirer une conclusion valable (vraie).

À propos de cette dynamique qui se situe à la jonction de la perception, du vide et du nécessaire colmatage, [Chong, Familiar et Shim, 2015](#) sont d'avis que les données perceptives brutes manquent de détails lorsqu'elles arrivent au cortex ; ce dernier rajoute ses propres images afin de nous aider à comprendre et à interpréter l'environnement. Ces auteurs démontrent, à l'aide d'images d'IRM fonctionnelle leur permettant d'explorer les mécanismes de la reconstruction perceptive visuelle, que des figures d'objets intermédiaires qui ne sont pas présents dans les signaux rétinien sont inférées au cours de la transformation cinétique et donc reconstruits dans les réponses corticales. Ils qualifient l'objet de *dynamique* en cela qu'il subit une reconstruction permanente à l'intersection du dedans et du dehors, ce qui n'est pas sans rappeler le point de vue de Roussillon qui considère

que l'objet doit être reconstruit comme objet venant du dehors, alors qu'il est aussi à l'intérieur et il sera nécessairement projeté sur ce qui vient de l'extérieur. L'intervention d'*objets intermédiaires* dans la perception, qui ne sont pas présents dans l'environnement réel, justifie l'importance de l'objet interne – largement étudié par la psychanalyse – dans le contact perceptif.

Les études évoquées suggèrent clairement la coexistence perception-hallucinoire qui serait à son tour inséparable de la mémoire et des affects et donc en fin de compte du pulsionnel. L'expérience personnelle (au même titre que l'expérience scientifique, répétée un nombre n de fois) prend valeur de prémisse vraie qui produit l'inférence d'une conclusion (subjective), quitte à passer par l'hallucinoire. Il s'agit, pourrait-on dire, d'une conclusion qui est vraie pour soi, pour son propre rapport pulsionnel au monde déterminé par ses propres expériences (primaires et secondaires).

Il y a toujours une partie manquante (une différence par rapport à l'Autre) entre l'objet perçu et l'objet inscrit en mémoire, celui qui est à l'origine du plaisir, de la satisfaction ou du traumatisme ; cette partie manquante s'amplifie avec les expériences de vide prolongé (étudiées par les Botella). Ce creux inévitable de l'histoire individuelle dans son rapport au réel actuel semble représenter l'endroit où se loge l'hallucinoire conjoint de la perception et du transfert. Nous retraçons ce qui a été, suggère Roussillon. Cela peut être considéré comme un réflexe perceptif des traces ; faire appel à la mémoire, avec ou au-delà du principe de plaisir, c'est toujours superposer sur le réel des expériences perceptivo-motrices qui se manifestent probablement dans le registre hallucinoire puisque tout n'est pas là et ne peut pas être trouvé-créé dans le réel. Ce réflexe perceptif est soutenu non seulement par l'objet du contact (qui ressemble à l'objet de la pulsion), mais également par l'affect qui peut être entendu comme un garant de l'hallucinoire, puisqu'il vient confirmer, via des transformations corporelles et motrices, que les retrouvailles opèrent.

Elaborer les rapports étroits entretenus par hallucinoire et perception, c'est se confronter au *transfert*, notion fondatrice du champ psychanalytique. La réaction présentée par Maria peut être conçue comme un mouvement transférentiel, incluant nécessairement le perceptif et ses étayages. Rappelons que les transferts, selon Freud (1905), sont des rééditions, des reproductions des motions et fantasmes s'accompagnant d'un remplacement d'une personne antérieure que l'on appelle également *objet infantile*. En substance, Freud est d'avis que le transfert est un phénomène humain universel qui n'est pas que le propre de l'analyse ou de la psychothérapie. Maria présente, de manière transitoire et brève, un transfert négatif qui illustre la force érotique désorganisée (et difficile à lier) de son vécu sexuel traumatique réactualisé par les diverses circonstances évoquées. Ce cas aurait pu être étudié uniquement à l'aide du concept de transfert, suffisamment riche pour rendre compte d'une large série de mécanismes et de dynamiques. Mon choix s'est focalisé principalement sur la dimension perceptive afin de rendre compte en particulier de ce canal d'échange qui est au plus proche de l'hallucinoire.

Conclusion

Le recours à une approche transdisciplinaire a permis, dans le cadre de cet examen de l'hallucinoire de la perception, une meilleure compréhension d'un processus qui suscite des résistances et des confusions en raison du terme « hallucinoire », le plus souvent associé à l'hallucination pathologique. Étant intimement lié à d'autres concepts (pulsion, représentation, mémoire, affect, perception, transfert, projection, etc.), sa connaissance se complexifie, comme toute connaissance, au fur et à mesure que l'on tente de saisir ses composants que l'on isole pour des raisons

expérimentales ou d'analyse, alors qu'en réalité ils partagent des logiques et des circuits communs.

Cette démonstration a eu comme objectif de rapprocher hallucinoire et perception, mais aussi psychanalyse et sciences. Les travaux expérimentaux semblent soutenir la thèse d'un hallucinoire dont le processus a été étudié principalement par le champ psychanalytique. Si les propositions psychanalytiques gardent parfois une tournure qui peut paraître spéculative en raison de l'expérience subjective qui récolte les données, les sciences actuelles nous offrent la possibilité de leur confirmation à travers des variables plus précises-quitte à réduire le spectre des connaissances – tout en ouvrant de nouvelles pistes de réflexion quant à une dimension essentielle de l'humain qui ne peut pas se passer, à mon sens, d'un examen à la jonction psychanalyse – sciences.

Cette compréhension de l'hallucinoire tient en premier de la recherche fondamentale. Il est également question de mieux déchiffrer les particularités d'un phénomène et d'un processus permanent dans la clinique, dont la logique manifeste informe de la logique inconsciente qui, elle, ne peut être que spéculée, inférée, soumise à la logique hypothético-déductive. Transformée en « déductions plausibles », dirait Freud. Dans cette perspective, le plus important, sur plan clinique, est de se saisir du mouvement perceptif du patient en tant que manifestation non pas d'un simple rapport sensoriel au monde, mais d'un hallucinoire informateur de la dynamique inconsciente et du pulsionnel à l'œuvre, avec sa charge affective et représentationnelle.

La question du transfert, primordiale en psychanalyse, a été rapidement évoquée ; il serait nécessaire de poursuivre la recherche d'une meilleure articulation hallucinoire-perception-transfert notamment par la compréhension du devenir de la représentation inconsciente et de son possible passage à travers les divers filtres défensifs (transférentiels et contre-transférentiels) lui autorisant, ou non, une entrée dans la conscience.

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur n'a pas précisé ses éventuels liens d'intérêts.

Références

- Botella, C., & Botella, S. (1995). Sur le processus analytique : du perceptif aux causalités psychiques. *Revue française de psychanalyse*, 2, 349–366.
- Botella, C., & Botella, S. (2001). Figurabilité et régrédience. *Revue française de psychanalyse*, 4, 1149–1240.
- Breuer, J. (1893). Considérations théoriques. In S. Freud, *Oeuvres complètes II* (2009). Paris: PUF.
- Chong, E., Familiar, A. M., & Shim, W. M. (2015). Reconstructing representations of dynamic visual objects in early visual cortex. *Proceedings of the national academy of sciences*, 121–144.
- Choong, C., Hunter, M. D., & Woodruff, P. W. (2007). Auditory hallucinations in those populations that not suffer from schizophrenia. *Current psychiatry reports*, 9(3), 206–212.
- Delorme, A., & Fluckiger, M. (2003). Perception et réalité. In *Une introduction à la psychologie des perceptions*. Bruxelles: De Boeck Supérieur.
- Drew, T., Vo, M., & Wolfe, J. M. (2013). The invisible gorilla strikes again. Sustained inattention blindness in expert observers. *Psychological science*, 24(9), 1848–1853.
- Freud, S. (1894). Les névroses psychiques-de-défense. In *Oeuvres complètes III* (1989). Paris: PUF.
- Freud, S. (1895–1973). Esquisse d'une psychologie scientifique. In *La naissance de la psychanalyse*. Paris: PUF [Trad. A. Berman].
- Freud, S. (1900). L'interprétation du rêve. In *Oeuvres complètes IV* (2003). Paris: PUF.
- Freud, S. (1901). Du rêve. In *Oeuvres complètes V*. Paris: PUF.
- Freud, S. (1905). Fragments d'une analyse d'hystérie (Dora). In *Oeuvres complètes VI* (2006). Paris: PUF.
- Freud, S. (1909). Remarques sur un cas de névrose de contrainte. In *Oeuvres complètes IX* (2007). Paris: PUF.
- Freud, S. (1911). Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoides) décrit sous forme autobiographique. In *Oeuvres complètes X* (1993). Paris: PUF.
- Freud, S. (1923). Le moi et le ça. In *Oeuvres complètes XVI* (2003). Paris: PUF.
- Freud, S. (1925). La négation. In *Oeuvres complètes XVII* (1992). Paris: PUF.
- Freud, S. (1938). Abrégé de psychanalyse. In *Oeuvres complètes XX* (2010). Paris: PUF.

- Green, A. (1993). *Le travail du négatif*. Paris: Les éditions de Minuit.
- Lavallée, G. (1999). *L'enveloppe visuelle du moi*. Paris: Dunod.
- Luyat, M. (2009). *La perception*. Paris: Dunod.
- Poenaru, L. (2015). L'hallucinatoire de déplaisir et ses fondements. In *Une approche neuropsychanalytique*. Saarbrücken: Éditions universitaires européennes.
- Roussillon, R. (2001). Le plaisir et la répétition. In *Théorie du processus psychique*. Paris: Dunod.
- Squire, L. R., & Kandel, E. R. (2005). La mémoire. In *De l'esprit aux molécules*. Paris: Flammarion.
- Winnicott, D. W. (1971–1975). *Jeu et réalité*. Paris: Gallimard.